Cahiers de littérature orale

72 | 2012
Contes à rendre

Images recyclées

Praline Gay-Para

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clo/1722
DOI : 10.4000/clo.1722
ISSN : 2266-1816

Éditeur
INALCO

Édition imprimée
Date de publication : 2 janvier 2012
ISBN : 978-2-85831-212-2
ISSN : 0396-891X

Référence électronique
Praline Gay-Para, « Images recyclées », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 72 | 2012, mis en ligne le 29 avril 2015, consulté le 02 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/clo/1722 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clo.1722

Ce document a été généré automatiquement le 2 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Images recyclées

Praline Gay-Para

1 Quand j'ai commencé mon métier de conteuse, voici plus de trente ans maintenant, je n'avais à mon répertoire que des contes traditionnels, que je racontais à l'aune de mon imaginaire, de ma langue et de ma sensibilité personnels.

2 J'avais commencé par ceux que j'avais eu la chance d'entendre, vivants, par le corps, la voix, la langue d'une conteuse ou d'un conteur dans un contexte réel, même si ma présence l'avait d'une certaine manière provoqué. Ces contes-là sont inscrits à vie dans ma mémoire. Quand je les raconte, ceux qui me les ont transmis sont là, à mes côtés. J'entends encore la musique de leurs mots, je vois encore leurs gestes. C'est ce que j'appelle la mémoire intégrale.

3 Par la suite, la curiosité et la passion aidant, j'ai élargi ma culture des récits de tradition orale à toutes les aires géographiques disponibles dans les langues que je lis. Pour pouvoir comprendre le sens de certains, j'ai étudié les travaux de chercheurs autour de la culture dont ils provenaient. Grâce à cela, j'en ai traduit un certain nombre, inédits en français, que j'ai publiés.

4 Une lecture au kilomètre, des centaines de récits lus avant de trouver une perle rare, un conte inattendu, un motif jamais rencontré que je m'empresse de transmettre afin qu'il ne finisse pas sur une étagère, recouvert de poussière.

5 Aujourd'hui, je raconte aussi des récits inspirés de faits réels et qui ont souvent une parenté stylistique avec les contes. Je les écris « oralement », je les dis d'abord, je les raconte, et quand ils me semblent suffisamment fluides, je les écris. L'aller-retour entre oral et écrit dure un certain temps avant de fixer le texte.

6 En quatrième de couverture du recueil *Récits de mon île* (2013), l'éditrice précise : « C'est sa manière de les transmettre qui en fait des contes : une musicalité, un sens du rythme et de la formule, un humour, une grande générosité aussi, qui transforment ces récits urbains en contes modernes ».

7 Je n'invente rien, mais je crée de toutes pièces, définition même du recyclage.

8 Depuis plus de vingt ans, je mène des résidences d'artiste sur des territoires où je vais à la rencontre des habitants. J'écoute et j'enregistre des récits de vie, des témoignages,

des manières de nommer le quotidien. Pour compléter mes connaissances, je consulte des monographies, des archives, des journaux locaux. Par ailleurs, je note des bribes de phrases que j'entends ici ou là, dans la vie quotidienne, des faits divers, je prends des photos de graffitis. De cette matière éclectique naissent des fictions qui viennent enrichir mon répertoire écrit et oral.

9 Par ailleurs, chaque récit, chaque spectacle, chaque événement qui m'a touchée a laissé une trace dans la mémoire de mon corps. Une image, une sensation, une émotion ou tout à la fois.

10 Toutes ces empreintes constituent une réserve dans laquelle je puise, parfois à mon insu, pour écrire des nouvelles inspirées de faits réels.

11 L'artiste est une caisse de résonance, un écho des questionnements qui le traversent, en relation avec le lieu où il vit, avec son époque, avec l'état du monde. Le répertoire traditionnel est immense et parfois d'une modernité absolue. Le conte « Sous la peau d'un homme » par exemple, que j'ai très librement raconté et publié à partir d'un recueil de contes traditionnels est un hommage à l'intelligence des femmes. Il aborde aussi de manière subtile et poétique la question du genre et du désir ambigu qu'éprouve le prince à l'égard de l'héroïne déguisée en homme. Cet album m'a donné l'occasion de rencontrer un grand nombre de classes autour du thème de l'homosexualité et de la misogynie. Je pourrais aussi citer le conte du « Prince devenu femme », où un jeune homme devient femme mariée avec des enfants.

12 Ces contes que je m'approprie pour en faire mon répertoire « intime » expriment mon point de vue sur le monde où nous vivons aujourd'hui. J'ai longtemps raconté uniquement des récits traditionnels et puis je me suis mise à écrire à partir du réel.

13 Un événement réel, un fait divers, un témoignage peut me toucher aussi fort qu'un récit de tradition orale. Une image, une manière de dire suffisent parfois à m'émouvoir ou à m'étonner, à l'instar d'un motif de conte.

14 J'ai commencé à écrire à partir du réel quand j'ai commencé des résidences d'artiste sur des territoires, à l'écoute des habitants. J'ai ainsi pu vérifier à quel point la réalité peut parfois dépasser la fiction. À quel point un simple récit de vie peut porter en lui toute l'humanité du monde.

15 Certains se suffisent à eux-mêmes. Je les raconte puis les écris. Quand le propos est là, raconter devant un auditoire revient à jouer une partition musicale faite de mots, de silences, de sonorités, d'allitérations et de poésie. Cette histoire en est l'exemple :

La femme soleil

Une femme arbre, une femme soleil, une femme qui est si généreuse, si chaleureuse, si accueillante, que même quand elle est chez vous, vous avez l'impression d'être chez elle.

Quand je l'ai rencontrée, elle m'a raconté comment elle est arrivée ici.

Avant, elle vivait à Bamako au Mali et elle ne connaissait du monde que les grandes villes d'Afrique de l'Ouest, c'est déjà pas mal...

Un jour, elle se marie et elle vient vivre en région parisienne avec son mari qui travaille là, depuis des années, dans une usine de voitures.

Ils s'installent dans un appartement, au rez-de-chaussée d'un immeuble et comme ils ont besoin d'argent, son mari fait souvent les trois huit.

Elle me dit comme ça : « Tu sais, ici ce n'est pas comme au Mali. Personne ne va venir sonner à ta porte pour te demander si ça va, d'où tu viens, si tu as besoin de quelque chose ».

Elle est tout le temps seule, heureusement qu'elle a la télé.

> Un jour justement, assise devant sa télé, elle s'entend rire. Elle regarde autour d'elle. Elle est seule. Elle se dit : « Je vais devenir folle dans ce pays, il faut que je voie du monde ».
> C'est l'été, il fait beau dehors. Elle prend son oreiller et sort de chez elle. Elle traverse le hall de l'immeuble, pousse le portail...
> Entre le portail et le trottoir, trois marches d'escalier. Elle pose son oreiller sur la marche la plus haute, de côté pour ne pas gêner le passage et s'assied. C'est l'été, il fait beau dehors et il y a beaucoup de monde. Elle regarde passer les gens et elle se sent mieux.
> Ceux qui entrent ou qui sortent l'observent parfois étonnés, parfois gênés.
> Quand son mari rentre tard, elle lui raconte sa journée. De sa vie, elle ne l'a entendu crier comme cette nuit-là :
> « Tu es folle ! On est en France ici. Ils vont appeler la police et tes papiers ne sont pas encore en règle. Ils vont te coller dans un charter et te renvoyer au Mali.
> — Je m'en fiche ! Il vaut mieux rentrer au pays que de devenir folle ici ».
> Elle ne dit plus rien, mais tous les jours, l'oreiller, la marche des escaliers.
> C'est l'été, il fait beau, les journées sont longues... la voir tous les jours donne des idées aux voisins. Petit à petit, chacun à son rythme, chacun à son tour, ils s'y installent aussi, qui avec un coussin, qui avec un tabouret, qui avec rien. Tous les soirs, ils sont tous sur les marches des escaliers et là ils commencent à parler.
> Un jour, elle n'est pas fidèle au poste. Les voisins s'inquiètent. C'est l'été, il fait beau, les journées sont longues. Chacun à son rythme, chacun à son tour, ils ont sonné chez elle pour voir si elle avait besoin de quelque chose.

16 Ce récit m'est très précieux. Quand je le raconte, en français, en arabe ou en anglais, l'héroïne est à mes côtés. Elle m'accompagne et son histoire émeut l'auditoire, quel que soit le pays, de la même manière. Son histoire me permet d'exprimer, de manière sensible et non pas avec un tract ou un discours, ma vision du monde vis-à-vis de l'exclusion et du racisme, questions universelles, hélas. Ce qui me revient alors c'est la langue, l'écriture.

17 Dans d'autres récits de vie, au moment même où ils sont racontés, certaines images fortes s'imposent à mon imaginaire et je sais tout de suite que je vais en faire quelque chose. Et vu comment la pensée humaine fonctionne par associations d'idées, ces nouvelles images rejoignent toutes celles qui constituent la réserve préexistante et agissent comme un aimant qui attire tous les fragments avec lesquels il peut faire sens.

18 Un jour, par exemple, une enseignante me racontait un souvenir de sa petite enfance :

> À l'école maternelle, je détestais les activités d'éveil corporel. Tous les matins, nous commencions par enfiler des perles en bois sur un fil de nylon et quand le collier était fini, nous rejoignions le groupe qui avait commencé l'activité corporelle. J'avais trouvé une astuce. Je défaisais le nœud de mon fil et comme ça je ne finissais jamais.

19 Le nœud défait ne peut que réveiller l'image de Pénélope qui défait sa broderie pour étirer le temps.

20 Dans une commune de la Mayenne, un paysan aujourd'hui à la retraite, me racontait comment son grand-père et son père sont passés du métayage au fermage après la guerre. Quand il m'explique comment les propriétaires terriens, barons et consorts, se comportaient avec les paysans qui travaillaient la terre, un souvenir lui revient :

> Quand j'étais petit, je me souviens d'une histoire qui se racontait à voix basse. Les gens disaient que le châtelain choisissait les jeunes filles qui devaient aller travailler au château. Elles ne pouvaient pas refuser les pauvres sinon il jetait la famille sur les routes. Et quand l'une d'elles était enceinte, il la noyait dans les douves.

21 *Barbe-Bleue* n'a pas attendu longtemps pour s'inviter dans l'histoire. Et comme nous n'étions pas loin d'un bois de châtaigniers et d'un lavoir et qu'il avait neigé au moment où j'écrivais, le récit s'est construit en rassemblant tous ces éléments avec des motifs d'un *Barbe-Bleue* inuit. L'histoire qui en est née n'est peut-être pas un conte au sens classique du terme, mais elle y ressemble énormément. Je réserve au châtelain devenu Baron de Mondragon dans mon histoire, un sort cocasse. La jeune fille, devenue Catherinette et initiée à la magie par la vieille du bois de châtaigniers, déjoue son projet dévorant et finit par le transformer en tisonnier. Un détail qui vaut son pesant d'or, les cubes de bois dans lesquels les femmes s'agenouillaient au lavoir pour laver le linge se nomment « carrosse » en Mayenne.

22 Dans ce cas, ce n'est pas seulement un motif qui est emprunté d'un conte traditionnel, mais le merveilleux qui est introduit dans le quotidien. Il permet de passer du singulier vers l'universel. Il donne à un récit de vie la possibilité de traverser les frontières géographiques et culturelles. Il m'ouvre aussi tous les possibles en tant qu'auteure et conteuse.

23 Ceci étant dit, d'autres sources opèrent exactement de la même manière ; une phrase entendue dans un film qui a inspiré une histoire parce qu'elle donnait une image forte : une femme fuyant la guerre et serrant dans ses bras un miroir, un personnage croisé au détour d'une nouvelle ; une femme sans ombre, etc.

24 Les emprunts se font aussi au niveau du style narratif. La dramaturgie des contes de tradition orale est limpide et ne tolère aucun verbiage inutile. Chaque nouvel élément fait avancer le récit avec des images claires pour une efficacité absolue des histoires. L'emprunt peut aussi toucher « ce qui donne du goût aux contes » (Calame-Griaule, 1982), la musicalité du phrasé, les assonances, les répétitions, la poésie, le rythme.

25 **De la rumeur au conte**

26 Parfois, des faits réels convoquent un conte entier, ce fut le cas pour *la Dame rousse*.

27 Tout avait commencé par une rencontre avec les enfants du quartier qui nous ont parlé d'elle :

> « La Dame rousse crie après les enfants à la sortie de l'école.
> — Elle a des cheveux roux, une robe noire et elle est très maquillée.
> — Elle donne des bonbons aux enfants et ensuite elle les emmène chez elle.
> — Elle les enlève pour les manger !
> — Il ne faut pas aller aux Pyramides parce qu'on peut la rencontrer.
> — En vrai, il y en a deux. Celle qui est toute fine, c'est la femme. L'autre, qui est un peu grosse, c'est un homme. Un jour à la librairie je l'ai vue et quand elle a parlé, elle avait une voix d'homme. Ils sont frère et sœur.
> — On ne dit pas la femme rousse ! C'est la Dame rousse !
> — On ne peut pas lui échapper, elle a deux chiens qui peuvent nous rattraper.
> — Elle découpe les enfants en petits morceaux avec des couteaux très aiguisés.
> — Peut-être qu'elle déteste les enfants parce qu'un jour elle avait un bébé et quelqu'un l'a tué ? »

28 L'existence de cette femme qui cristallise toutes les peurs enfantines à l'instar de la sorcière ou de l'ogresse est confirmée par les parents : « On la connaît, on peut vous la montrer ! »

29 Si ces propos prêtent à sourire, ils portent aussi en eux, outre la dimension de la peur, une violence latente qui peut inquiéter.

30 Je devais rencontrer, quelques jours plus tard, le même groupe d'enfants. Je cherche parmi les contes que je connais un personnage qui ressemblerait à cette Dame et le premier récit qui se soit imposé est celui de *Dame Trude*, un récit traditionnel du recueil des frères Grimm (1986, 246-247). Je ne savais pas encore que les deux personnages allaient fusionner pour donner *la Dame Rousse*.

31 Ce récit a rendu toute l'équipe artistique plus sensible aux peurs des plus petits, mais aussi des plus grands enfants du quartier des Pyramides. Il y avait « l'homme dans un fauteuil roulant qui tient un marteau et qui menace les enfants à coups de jurons », puis « les chiens » qui sont nombreux au pied des immeubles. Et un jour, une maman nous a dit : « Dans les immeubles, ça déménage tout le temps. Mon fils est plutôt turbulent, pour qu'il se tienne tranquille je lui dis : "Si tu n'es pas sage, l'homme à la perceuse viendra te chercher !" ».

32 L'homme au fauteuil roulant existe, on connaît son prénom. Il n'est pas handicapé, il traîne en fait un caddy de supermarché et brandit un marteau menaçant. Mais les fauteuils roulants sont nombreux dans la ville grâce aux passerelles qui en facilitent la circulation, mais aussi parce que la cité comprend de nombreux appartements thérapeutiques où vivent des handicapés.

33 Il y avait là tous les ingrédients pour créer *la Dame Rousse,* un conte moderne qui s'inscrit dans le réel. Le conte traditionnel *Dame Trude* s'est adapté à la topographie et à la mythologie de la ville. J'ai choisi en revanche de changer la fin pour réhabiliter, volontairement, cette Dame en lui donnant une fonction initiatique explicite : elle permet à la jeune fille d'accéder à des attributs de féminité ; chevelure tressée, robe rouge, anneaux d'or suite à un rituel lié au sang. Ces éléments viennent, eux aussi, en ligne directe des contes traditionnels.

34 Le ramoneur de la version traditionnelle est devenu « l'homme en fauteuil roulant tombé d'un échafaudage », inspiré par ailleurs de l'histoire du grutier mort suite à la chute de sa grue Place du grutier, qui est racontée dans la ville.

35 Le chasseur est devenu « vigile de supermarché » et le boucher, dans un contexte où la majorité des habitants achète sa viande dans des barquettes au supermarché, « l'homme qui transporte les quartiers de viande ».

36 Quand j'ai raconté devant l'auditoire l'histoire réinventée en y intégrant les particularités du quartier, petits et grands s'y sont reconnus. Ils ont échangé des regards complices en murmurant : « Ouais, c'est vrai. On la connaît ».

37 Rendre compte du réel par l'imaginaire permet d'aller vers l'universel. C'est aussi, pour moi, une manière de réparer la réalité.

38 L'imaginaire humain, dans ses archaïsmes, est sans doute universel et limité. Nous sommes tous sensibles à une histoire d'amour qui brave les interdits, à la victoire d'un faible sur un puissant, au courage face à l'adversité. C'est peut-être la manière de les recycler en les agençant de manière singulière qui leur donne un goût de neuf.

39 Ce processus est plus intuitif que voulu, je ne peux l'analyser qu'*a posteriori*.

40 Je peux juste affirmer aujourd'hui que les contes m'ont appris à écrire. Dans le cas de ces récits nés de recyclage, je ne transmets plus un conte traditionnel en entier, j'en choisis des motifs. Par ailleurs, il me semble que je perpétue une tradition ancienne du conteur « naturel » reconnu comme tel par son groupe social et dont l'art est à cheval entre tradition et création.

41 Lors de mon séjour au Liban, à la fin des années soixante-dix, en vue de ma thèse, l'homme reconnu comme étant « le conteur » du village venait de décéder. Ses deux filles étaient les dépositaires de son répertoire. L'une d'elles m'a parlé de son père en ces termes : « Il savait lire et écrire, il racontait les gestes épiques arabes comme *Antar et Abla* ou *Zîr Salem*. Il connaissait aussi beaucoup de contes. Son vrai métier c'était chauffeur routier. Il transportait des produits frais jusqu'en Arabie Saoudite. À son retour, il nous racontait des histoires entendues pendant son voyage. À Beyrouth, il y avait un cinéma. Il nous racontait aussi le film qu'il y avait vu ».

42 Cet homme était un témoin de son temps et son but était de raconter tout ce qui l'avait marqué. Pour les conteurs de son village, conte, récit de vie, fragment épique, constituaient un répertoire indifférencié, désigné par le même terme « *eSSa* », histoire.

BIBLIOGRAPHIE

CALAME-GRIAULE, Geneviève, 1982, Ce qui donne du goût aux contes, *Littérature*, n° 45, « Les contes : oral/écrit, théorie/pratique », p. 45-60.

GAY-PARA, Praline, 2013, *Récits de mon île*, Arles, Actes Sud, Babel.

GRIMM, Jacob et WILHEM, 1986, *Contes*, Paris, Flammarion, 2 vol. , trad. Armel Guerne.

ANNEXES

La Dame rousse

On dit qu'il ne faut jamais aller de l'autre côté de la passerelle.
On dit que de l'autre côté de la passerelle, il y a un appartement au rez-de-chaussée.
On dit que dans cet appartement vit une femme, enfin, une drôle de femme.
On dit qu'elle est rousse et très maquillée, qu'elle est vêtue de noir de la tête aux pieds.
On dit qu'elle donne des bonbons aux enfants à la sortie de l'école.
On dit qu'elle les enlève pour les manger.
On dit qu'il ne sert à rien de lui échapper.
On dit qu'elle a deux chiens dressés pour les rattraper.
On dit qu'elle a des couteaux très aiguisés pour bien les découper.
Mais on dit tant de choses...

On dit aussi : Il faut toujours aller dans les bois sinon la vie ne commence pas.
Un jour, à la sortie du collège, trois jeunes filles, trois adolescentes, traversent la passerelle, pour aller voir de plus près.

La nuit vient de tomber.
L'appartement du rez-de-chaussée a trois fenêtres éclairées.
Les trois adolescentes s'approchent doucement de la première fenêtre et regardent à l'intérieur. Elles tressaillent de frayeur : un homme, assis dans un fauteuil roulant, tient

dans une main un marteau et dans l'autre, une perceuse.
L'une d'elles a si peur qu'elle part en courant, elle est déjà de l'autre côté de la passerelle.

Les deux autres se tiennent par la main. Elles attendent que la peur s'évapore puis s'approchent de la deuxième fenêtre. Elles regardent à l'intérieur et retiennent un cri : un homme immense, vêtu d'un uniforme et d'une casquette bleu-marine. Il tient en laisse deux chiens énormes, la gueule béante avec des dents aiguisées comme des dents de scie.
L'une des deux part en courant.
La troisième, elle, reste.

Elle tremble de la tête aux pieds, mais elle attend de reprendre son souffle, et, seule, elle s'approche de la troisième fenêtre éclairée. Elle regarde à l'intérieur et ne peut retenir un hurlement d'horreur : un homme vêtu d'un peignoir blanc, de la tête aux pieds, couvert de sang.

La porte s'ouvre. La Dame rousse se tient dans l'encadrement de la porte :
« Alors petite ! Pourquoi tu hurles comme ça ?
La jeune fille, tremblante, baisse la tête :
— Madame… L'homme dans un fauteuil roulant avec une perceuse et un marteau !
— C'est un ouvrier du bâtiment qui est tombé d'un échafaudage. Il n'y a pas de quoi en faire un fromage.
— Et l'homme avec les deux chiens…
— Un vigile. Il y en a une dizaine dans le centre commercial !
— Et l'homme tout couvert de sang ?
— Il transporte les quartiers de viande pour la boucherie de l'hypermarché. Arrête de trembler. Entre, je vais te préparer un chocolat chaud, ça va te calmer.

Pendant que la jeune fille boit un chocolat chaud dans la salle à manger, la Dame rousse prend une boîte dans son buffet, la pose sur la table, l'ouvre et dit :
— Ça te plaît ?
La jeune fille regarde. Dans la boîte, deux anneaux d'or brillent.
— Oui Madame, mais je n'ai pas les oreilles percées.
— Qu'à cela ne tienne ! J'ai ce qu'il faut.

Elle prend dans sa boîte à couture une aiguille, elle la chauffe au rouge et l'approche de l'oreille de la jeune fille. Elle pique.
Une goutte de sang s'écrase sur le dos de sa main.
La petite s'évanouit.

Il faut toujours aller dans les bois
Sinon la vie ne commence pas
Il faut toujours aller dans les bois
Sinon tu ne grandis pas

Elle se réveille : elle est dans un grand lit qu'elle ne connaît pas. Elle est dans une chambre qu'elle n'a jamais vue. Elle se lève et se regarde dans une glace : ses cheveux sont nattés, des tresses toutes fines comme de la dentelle. Elle porte une robe de velours rouge qui lui va si bien, et à ses oreilles, deux anneaux d'or brillent comme des soleils.

Elle ouvre la porte et se retrouve dans la salle à manger où elle avait bu le chocolat. La Dame rousse est là, elle l'attend :
— Alors petite ? Tu as bien dormi ?
— Oui, Madame.
— Rentre vite chez toi, ta famille va s'inquiéter.

La jeune fille sort de l'appartement du rez-de-chaussée et s'éloigne sur la passerelle. On dit qu'elle était si belle que les jeunes gens de la ville n'avaient d'yeux que pour elle. On dit aussi qu'un jour elle a rencontré l'homme de sa vie… mais ça, c'est une autre histoire »

(Gay-Para, 2013, 16-17).

Dame Trude

Il était une fois une petite fille extrêmement têtue et imprudente qui n'écoutait pas ses parents et qui n'obéissait pas quand ils lui avaient dit quelque chose. Pensez-vous que cela pouvait bien tourner ?
Un jour, la fillette dit à ses parents : « J'ai tellement entendu parler de Dame Trude que je veux une fois aller chez elle : il paraît que c'est fantastique et qu'il y a tant de choses étranges dans sa maison, alors la curiosité me démange ».
Les parents le lui défendirent rigoureusement et lui dirent : « Écoute, Dame Trude est une mauvaise femme qui pratique toutes sortes de choses méchantes et impies ; si tu y vas, tu ne seras plus notre enfant ! ». La fillette se moqua de la défense de ses parents et alla quand même là-bas. Quand elle arriva chez Dame Trude, la vieille lui demanda :
« Pourquoi es-tu si pâle ?
— Oh ! dit-elle en tremblant de tout son corps, c'est que j'ai eu si peur de ce que j'ai vu.
— Et qu'est-ce que tu as vu ? demanda la vieille.
— J'ai vu sur votre seuil un homme noir, dit la fillette.
— C'était un charbonnier, dit la vieille.
— Après, j'ai vu un homme vert, dit la fillette.
— Un chasseur dans son uniforme, dit la vieille.
— Après, j'ai vu un homme tout rouge de sang.
— C'était un boucher, dit la vieille.
— Ah ! Dame Trude, dans mon épouvante, j'ai regardé par la fenêtre chez vous, mais je ne vous ai pas vue, j'ai vu le Diable en personne avec une tête de feu.
— Oh oh ! dit la vieille, ainsi tu as vu la sorcière dans toute sa splendeur ! Et cela, je l'attendais et je le désirais de toi depuis longtemps, maintenant, tu vas me réjouir.
Elle transforma la fillette en une grosse bûche qu'elle jeta au feu, et quand la bûche fut bien prise et en train de flamber, Dame Trude s'assit devant et s'y chauffa délicieusement en disant : — Oh ! Le bon feu, comme il flambe bien clair pour une fois ! »

(J. et W. Grimm, 1986, vol. 1, 246-247).

RÉSUMÉS

Praline Gay-Para, conteuse résolument contemporaine et urbaine, ne connaissait que des récits traditionnels, ceux qui lui furent racontés dans son pays et sa langue d'origine. Elle utilise l'expression de « mémoire intégrale » pour faire comprendre qu'elle se souvient certes de ces

récits entendus de conteurs et conteuses traditionnels, mais qu'elle en a retenu aussi la voix, le souffle, l'image de leur corps, leurs façons de parler, l'événement de parole que fut chacune de ces écoutes. Elle dit aussi sa façon d'être une conteuse contemporaine, résolument urbaine, qui construit ses récits à partir de faits réels, d'images, de manières de dire, de témoignages, voire de graffitis. Tous ces éléments s'organisent dans sa tête en récits dont la première forme est orale, avant de passer à l'écrit. Et parfois, curieusement, « ces histoires » rejoignent un conte traditionnel, comme celle de *la Dame rousse*, née d'une rumeur, réplique imprévu de la *Dame Trude* des frères Grimm. On lira dans le texte de P. Gay-Para une manière d'être « conteur contemporain ».

Praline Gay-Para, modern and urban storyteller, only knew traditional tales, told her in her country and in her native language. She uses the expression "integral memory" in order to signify that she remembers not only the tales told by traditional storytellers, but also the voice, the breath, their bodies, the way they spoke, in a word the whole speech-act of every single performance. She also says that she is a modern, urban storyteller, building tales from real events, pictures, ways of speaking, accounts, and even graffiti. She organizes all these elements in tales, first in an oral form, and then she writes them down. Sometimes, these stories are oddly close to a traditional tale, like "La Dame rousse", based on a rumour, which unexpectedly replicates the Grimm brothers' "Dame Trude". P. Gay-Para's text demonstrates one way of being a "modern storyteller".

INDEX

Index géographique : France
Keywords : Traditional Tale, Modern Storytelling, Urban Storytelling, Recycling
Mots-clés : conte traditionnel, contage contemporain, contage urbain, recyclage
Thèmes : anthropologie (Europe), littérature orale

AUTEUR

PRALINE GAY-PARA

Conteuse